

Marcelle Gauvreau, scientifique et éducatrice (1907-1968)

Emmanuel RIOUX

C'est le 28 février 1907, à Rimouski, que naît Marcelle Gauvreau, membre d'une famille de dix enfants, dont cinq filles et cinq fils. Sa mère est Augustine L'Arrivée et son père, Joseph Gauvreau, médecin et historien. L'un de ses frères plus connus est Jean-Marie, artiste et fondateur de l'École du meuble de Montréal, et sa sœur Rachel épousera le docteur Albert Jutras, père du cinéaste Claude Jutra, dont Marcelle sera la marraine.

Joseph Gauvreau¹ né à Rimouski le 27 août 1870, fait ses études classiques au Séminaire de Rimouski, étudie la médecine à l'Université Laval où il obtiendra son doctorat en 1896. Sa belle et grande maison, dénommée «maison Gauvreau», est classée monument historique en 1984. Il pratique la médecine à Rimouski de 1896 à 1909. C'est alors qu'il s'établit à Montréal, ayant été nommé registraire du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec (aujourd'hui, la Corporation professionnelle des médecins du Québec). Peu à peu, il s'affirme comme une figure importante du mouvement nationaliste. Il est nommé vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. En 1913, naît dans son bureau la Ligue des droits du français, il se met en contact avec les Groulx, Bourassa, Perrault, frère Marie-Victorin, etc. Conférencier et



Marcelle Gauvreau
(<http://www.cegep-ste-foy.qc.ca/freesite/index.php?id=10299>)

historien reconnu, il publie plusieurs ouvrages et articles sur différents aspects de la médecine et sur le Québec. En 1926, il décroche le prix David pour son livre intitulé *Michel Sarrazin, premier médecin du Roi de France à Québec*.

Son enfance et son adolescence maladive

En 1913, Marcelle entre à l'Académie Saint-Urbain et, l'année suivante, à l'Académie du boulevard. À l'âge de dix ans, elle est victime de la poliomyélite, ce qui la laisse avec une jambe faible et la contraint à poursuivre ses études à la maison pour un an. Après ses études primaires, en 1920, elle entre comme pensionnaire au Mont-Sainte-Marie, où elle s'inscrit au cours lettres et

sciences. En juin 1924, à 17 ans, elle reçoit son diplôme de l'Université de Montréal. Mais, cette fois-ci, c'est la tuberculose qui la terrasse. Pendant une longue convalescence, en observatrice de la nature, elle médite tous les étés sur la terre et dans «l'Habitation», propriétés que son père avait acquises en 1917 le long de la rivière Beau-dette, comté de Soulanges.

En 1929, elle s'inscrit à la faculté des lettres et de philosophie de l'Université de Montréal. L'année suivante marque une date décisive dans sa vie, à savoir son orientation vers les sciences naturelles et le début de son étroite collaboration avec le frère Marie-

Victorin², un savant de réputation internationale, qui est un ami de son père. C'est dès 1925 qu'elle fait la rencontre de ce grand botaniste, auquel désormais elle vouera une admiration sans borne.

Une carrière toute consacrée à la science

À partir de 1930, elle devient la précieuse collaboratrice, correspondante, grande amie et confidente de ce savant, jusqu'à sa mort survenue tragiquement le 15 juillet 1943. Le 5 décembre 1930, elle s'inscrit comme auditrice libre à l'Institut botanique et, le 27 octobre suivant, comme étudiante à temps plein. Sous la surveillance de Marie-Victorin, elle classe livres et revues de la biblio-

thèque de l'Institut botanique, ce qui l'amène à s'inscrire à l'École de bibliothéconomie de l'Université McGill, dont elle obtient son diplôme en 1935. En mai 1932, elle décroche, «avec très grande distinction», un certificat de botanique générale et de botanique systématique, et l'année suivante elle obtient sa licence ès sciences naturelles. Marie-Victorin la considère comme «l'une des plus brillantes élèves de la faculté des sciences». De 1933 à 1935, elle suit des cours de zoologie et de pédagogie des sciences naturelles, de paléobotanique, de botanique économique, de biologie générale, ainsi que le cours de floristique de Marie-Victorin.

À ses nombreux cours, elle joint son travail de bibliothécaire et de secrétaire à tout faire de l'Institut de botanique, tout en s'impliquant dans la Société canadienne d'histoire naturelle (SCHN) et les Cercles des jeunes naturalistes (CJN). Dès janvier 1932, Marie-Victorin recommande cette femme exceptionnelle à titre de rédactrice de la chronique mensuelle des CJN. De 1938 à 1954, elle rédige dans *Le Devoir* la chronique hebdomadaire sur l'organisation des CJN. Elle publiera cinq tracts pour la Bibliothèque des jeunes naturalistes. De 1933 à 1938, elle consacre ses étés à l'étude des algues marines du golfe et de l'estuaire du Saint-Laurent. En 1936, en faisant le tour de la Gaspésie, elle récolte les algues en compagnie de l'écologiste Pierre Dansereau et de son épouse Françoise. Lorsque débute ses pérégrinations estivales dans l'estuaire du Saint-Laurent, elle travaille également au glossaire et à l'index du grand œuvre de Marie-Victorin *La Flore laurentienne*. Elle travaille alors avec celui-ci et Jules Brunel, en relisant tout haut le texte, discutant de botanique, de grammaire ou d'orthographe.

En 1937, le professeur Jacques Rousseau et secrétaire général de l'ACFAS demande à

Marcelle de dresser une bibliographie exhaustive des écrits de Marie-Victorin. Et en juin 1939, à l'âge de 32 ans, elle décroche sa maîtrise ès sciences. Sa thèse de maîtrise sera publiée en 1956 sous le titre *Les algues marines du Québec*.

Une grande éducatrice

Avec l'encouragement de Marie-Victorin, et dans la foulée du grand mouvement d'étude des sciences de la nature initié par lui, elle fonde en 1935 l'École de l'éveil⁴, œuvre qui devait assurer la grande renommée de Marcelle Gauvreau. Cette école regroupait des enfants de quatre à sept ans, à qui elle dispense ses cours d'une heure par semaine dans une salle d'hôtel en face de l'Université de Montréal, située alors rue Saint-Denis. À l'été 1939, elle emménagera au Jardin botanique où elle demeurera jusqu'en 1957. Du printemps à l'automne, elle organise des excursions à la campagne et la constitution de petites collections de minéraux, de plantes et d'insectes, afin de développer chez ses jeunes élèves leur sens d'observation, leur faire aimer la nature, les occuper en les instruisant et les amusant. Pour rendre ses classes plus vivantes, elle recourt fréquemment à des illustrations, des projections lumineuses et à des films.

Elle fera de nombreux voyages aux États-Unis: en 1937, elle visite le Musée d'histoire naturelle qui l'enchanté; en 1942, elle y trouve une salle expressément consacrée aux enfants. À la faveur de ses voyages répétés en Floride pour se reposer, elle se documente, amasse du matériel. À la suite de ses séjours à Boston, Washington, la Nouvelle-Orléans et plusieurs villes de Californie, elle peut améliorer ses méthodes pédagogiques. À l'été 1954, elle effectue un voyage en France, en Suisse et en Hollande, en vue d'y étudier les méthodes d'enseignement préscolaire. Au début, elle accueillait

une vingtaine de petits; à partir de 1945, elle est assistée d'auxiliaires et, en 1951, elle peut accueillir trois groupes par semaine. En 1955, avec l'ajout d'une classe, l'École l'éveil accepte 150 élèves. Mais deux ans plus tard, les relations avec la Ville sont tendues, et elle se voit forcée de démissionner. L'École l'éveil déménagera ses pénates à l'Institut Cardinal-Léger... En 1960, 25 ans après l'ouverture de l'école, plus de 3 500 «tout-petits» ont été initiés aux sciences naturelles. En 1966, le siège social s'installe à la Fédération nationale de la Société Saint-Jean-Baptiste où les cours se donnent, ainsi qu'à Rosemont, Saint-Léonard, Ville d'Anjou, et Duvernay. Marcelle Gauvreau continuera de se consacrer à son école jusqu'à sa mort survenue le 16 décembre 1968⁵.

Lors de l'inauguration en 1982 d'une exposition sur Marcelle Gauvreau, le cinéaste Claude Jutra évoquait ainsi le souvenir de sa tante et marraine:

Une femme pleine de vitalité et d'énergie en même temps que de fragilité et de maladie. Deux mots la suivaient qu'on ne prononçait qu'à voix basse: tuberculose et poliomyélite. Sa jambe faible et rabougrie était un mystère sombre qui ternissait un peu l'allégresse et la joie de vivre qu'elle transportait partout. Mais jusqu'à ses derniers jours, elle fut pour ceux qui l'ont connue une femme de tête et une femme de cœur, une femme exemplaire, une Québécoise qui nous fait honneur⁶.

Notes

- 1 Dans *Mes Mémoires*, le chanoine Lionel Groulx trace ce portrait du Dr Joseph Gauvreau: «Superbe type de Canadien français. Un homme de foi, un croyant de la tête aux pieds, un patriote en bois franc, qui aime les siens, sa langue, sa culture, d'un amour qu'on pourrait dire chevaleresque. Coeur généreux, il s'offre à tous les dévouements: on le verra en toutes les entreprises d'action sociale ou nationale de son temps» (...) Le «Dr Gauvreau, homme d'action, si nécessaire à une entreprise encore chancelante (*L'Action française*), et qui mettait, en son dévouement, un allant, une fougue quasi chevaleresque» (*Mes Mémoires*, tome 2, 1920-1928, Montréal, Fides, 1971, p. 9, 27-28, 366).
- 2 Depuis 1920, le frère Marie-Victorin, né Conrad Kirouac (1885-1944), occupe la Chaire de botanique à l'Université de Montréal. «Directeur fondateur de l'Institut botanique de Montréal, il joue un rôle prépondérant dans la fondation, dans les années 1920, des principaux organismes scientifiques du Québec francophone: Société de biologie de Montréal (1922), Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) (1923), Société canadienne d'histoire naturelle (1923) Cercles des jeunes naturalistes (1931)». Voir conférence de Gilles Janson sur Marcelle Gauvreau, prononcée le 8 avril 1996, devant la Société historique de Marigot (Longueuil), et publiée dans le cahier n° 34 de la SHM.
- 3 La mort de Marie-Victorin la laisse inconsolable. Dans deux lettres de juillet et août, elle écrit: «*Toutes les fleurs du Jardin botanique me semblent tristes maintenant*», et «*Mon chagrin est si déchirant que je suis devenue muette*».
- 4 «*Une école sans équivalent au monde. Elle révèle aux marmots les mystères de la pluie, de la neige, de tous les phénomènes naturels. Elle les emmène dans le Jardin (botanique) en été, dans les serres en hiver. Elle organise des excursions champêtres...*» (Robert Rumilly, *Le frère Marie-Victorin et son temps*, Montréal, les frères des Écoles chrétiennes, 1949, p. 385.)
- 5 Parmi ses publications, mentionnons: une bio-bibliographie de Marie-Victorin, *La fleur expliquée aux tout-petits* (1937), *Plantes curieuses* (1944), *Les algues marines du Québec* (1956), *Plantes vagabondes* (1957), une dizaine de brochures, 267 articles destinés aux enfants, des articles spécialisés en sciences, des travaux de recherche aux divers congrès de l'ACFAS.
- 6 Gilles Janson, *loc. cit.*